

Fabien Maréchal

Nouvelles
à ne pas y croire

« Tu te lèves et t'en vas superbe vers de joyeux massacres, citadin muet parmi d'autres dans les rues, qui vont le pouce en bas réclamant en silence la mise à mort des rêves. »

Pierre Autin-Grenier, « À moi seul », dans « Les Équevilles du ciel », *Histoires secrètes*.

« L'évolution culturelle change plus profondément les sociétés humaines que les modifications biologiques. Par exemple, il n'y a pas de preuves de changement biologique du volume ou de la structure du cerveau depuis l'apparition de l'*Homo sapiens* dans les traces fossiles, il y a 50 000 ans. »

Franz Borswimmer, *Une brève histoire de l'extinction en masse des espèces*.

ISBN 978-2-918135-45-6

© editions-dialogues.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Table

Café ?	11
Nus	23
Pas de nouvelle...	61
<i>Récréation</i>	71
La Ligne	85
Les voisins	97
Ceux d'en haut	105

Café ?

C'était un jour d'orage sec. Les volets de la cuisine s'amusaient à claquer contre la façade, bien qu'il n'y eût pas le moindre souffle de vent. J'ai ouvert la fenêtre pour les fixer avec les loquets. Des éclairs lézardaient le ciel et découpaient la silhouette du cerisier, dans le jardin. L'air se chargeait d'électricité. Les poils se dressaient sur mes bras. Soudain, j'ai senti une masse m'effleurer à toute allure.

Trop tard.

La cafetière s'est perdue dans l'éblouissement d'une voûte violette, avant que l'obscurité ne l'engloutisse.

Les objets ne sont pas comme les chiens. Quand ils disparaissent, ils ne reviennent jamais vers leur maître. Au bout de deux semaines, nous avons cessé de nous nourrir d'illusions.

« Nous devrions acheter une nouvelle cafetière, ai-je suggéré à Cécile.

– Encore un prétexte pour faire un tour. »

Cécile n'avait pas tort. Depuis que ma guimbarde a décidé de ne plus perdre d'huile et de doubler en côte les Mercedes désormais agonisantes, nous nous amusons bien, elle et moi.

Mais je ruminais en pénétrant dans le supermarché. Une cafetière nous avait quittés; peut-être que plus aucune ne voudrait jamais de nous.

J'ai baguenaudé dans le rayon, l'air innocent, les yeux dans le vague, pour ne pas effrayer les différents modèles. Les emballages semblaient se tasser quand je passais près d'eux.

J'ai atteint le bout de l'allée, fait mine d'hésiter, puis je suis revenu sur mes pas. Je me suis écarté pour laisser passer de ces gens au front rouge qui poussent des chariots vides, errant à travers les rayons en quête d'un inaccessible achat compulsif.

Ceux-là n'ont pas fait leur deuil.

C'est court, deux mois, pour faire le deuil de toute une vie. D'une civilisation.

Deux mois plus tôt, à la même heure, je sortais de l'épicerie du village voisin. Deux sacs en plastique me tiraient sur les bras. Je les déposai dans le coffre de ma voiture, démarrai au starter et fis demi-tour sur la place de l'église, où le monument aux morts se dresse vers le ciel comme un procureur, puis empruntai l'étroite départementale à travers champs. Je roulais lentement sur le goudron cabossé, percé d'herbes folles, en sifflant *Les Joyeux Bouchers*. Le volant dans une main, un coude sur la portière à la vitre ouverte, je regardais à moitié les nids-de-poule et à moitié ces étendues dont le vert se ternissait doucement. Certainement, si j'y avais prêté attention, j'aurais perçu les chants des oiseaux. Au lieu de cela, j'entendis tambouriner.

Mes voitures s'étaient toujours ingénies à me lâcher au milieu de nulle part. Je m'arrêtai sur le bas-côté.

Le bruit persistait. Je coupai le moteur.

Encore le bruit.

Je descendis de voiture et m'agenouillai pour regarder en dessous. L'habituelle goutte d'huile tombait toutes les trente secondes.

Le bruit provenait de l'arrière. Ne cessait de s'intensifier. Le capot du coffre tremblait au rythme des coups. Bientôt, des marques commencèrent à bosseler la tôle, tels des impacts de grêlons. Ma voiture allait tomber en pièces détachées. Elle ne m'attirait que quolibets et factures de garagiste, mais j'y tenais.

Je pensai à ma femme, à qui je tiens encore plus qu'à ma voiture, et que jamais rien n'impressionne. Alors, dos courbé, à la façon d'un voleur nocturne, je m'approchai du coffre. Il me sembla que la virulence des coups s'atténua. Quelque chose me guettait de l'intérieur.

J'allongeai un bras vers la poignée du coffre, la tournai et retirai ma main aussitôt.

Le coffre s'entrebâilla.

Silence...

Je tendis l'oreille, sans me risquer à ouvrir le coffre complètement.

Après quelques secondes muettes, les coups reprirent. D'abord timidement. Puis *crescendo*. Je regardai autour de moi, comme si une dépanneuse pouvait surgir des blés.

Soudain, le coffre s'ouvrit tout seul, sous le coup d'une poussée formidable. Je crus que la tôle allait s'envoler dans les airs. Je me jetai à terre.

Une conserve en verre apparut sur le rebord du coffre, le cric à son côté, tourna sur elle-même comme une toupie, puis s'effondra dans le vide, éclatant à quelques

centimètres de mon visage. Un paquet de pâtes s'en fut, solitaire, se perdre dans le champ de blé –la nostalgie des origines, sans doute. Le cric eut peut-être peur : il replongea à l'intérieur du coffre.

En quelques minutes, la moitié de mes courses tailla la route.

Une heure entière s'écoula sans que je ne réagisse. Je n'osais plus bouger. Même pour m'éloigner de la voiture. La paralysie défendait le dernier rempart de ma santé mentale. L'aurais-je voulu, aurais-je pu mouvoir un membre ?

Je passai au moins une heure en état de sidération. Je ne sentais ni la chaleur, ni la soif, ni l'inconfort du bitume gravillonné. Alors l'image de ma femme traversa à nouveau mon esprit : mon retard devait l'inquiéter. C'est peut-être ce qui me sauva la vie, en m'évitant de tomber fou.

D'autres n'eurent pas cette chance.

Comme eux, j'aurais pu m'enfuir dans les champs, en hurlant comme un damné. Me tapir dans la forêt en attendant que les gendarmes me retrouvent. Mais personne ne se serait préoccupé de me chercher, tant toute la planète se vit, au même instant, sens dessus dessous.

Les décès ne furent pas comptabilisés, les disparitions encore moins : des conducteurs dont la voiture même ne fut plus jamais aperçue ; des gens que, sans autre explication possible, leur habitation avala. Certains s'abandonnèrent jusqu'au néant au mouvement impulsif dont je venais de réchapper : prendre ses jambes à son cou et courir, le plus loin possible, courir au-delà de ses forces, pourchassé jusqu'à la mort par l'ombre d'un monde devenu fou à lier.

Je m'appuyai sur un coude, me mis à genoux, et je déléguai une prudente prunelle vers le coffre. Un éclat de verre tomba de mes cheveux. Je réalisai que j'avais manqué de perdre un œil lorsque la conserve s'était fracassée. L'air portait une odeur surie, qui remontait du fossé, et peut-être de mon corps.

Je refermai le coffre puis attendis encore quelques minutes, adossé à la carrosserie. Mon estomac émettait des bruits inhabituels. Je serrai les poings pour que mes mains cessent de frémir.

J'étais debout mais j'avais peur. Même les branches des arbres, courbées au-dessus de la route, me semblaient menaçantes, et l'air et le ciel toxiques.

Je recouvrai mes sens avec une lenteur infinie, comme si quelqu'un d'autre me racontait ce que je ressentais. Il y avait le bruissement du vent et les rougeurs prometteuses d'un pommier, au bord de la route, les crissements des grillons, l'odeur de mousse voilée par celle remontant du fossé, le jaune quasiment blanc du soleil et la blondeur idéale des champs, le vert duveté des feuilles d'un hêtre, le bitume presque noir, et le bleu sale de ma voiture qui, enfin, rentra dans le demi-cercle de ma vision. Je fus surpris de la retrouver là.

Je n'ai jamais entretenu de femme mais j'avais souvent eu la sensation d'entretenir ma voiture, toujours plus exigeante à mesure qu'elle se décatissait. Elle me le rendait enfin.

Mes doigts rencontrèrent les clés du véhicule dans la poche de mon pantalon. Je parvins à effectuer un pas et, même après ce premier pas, je n'étais pas certain de savoir comment m'y prendre pour faire le suivant. Le deuxième arriva comme un soulagement immense : quelque chose d'à peu près normal allait pouvoir recommencer.